

quelque part pendant deux ans, et puis quel argent cela nécessite-t-il ?

« Aujourd'hui, mes livres vendues, j'ai en tout, hors de France, sept cent cinquante livres sterling ; à quoi cela est-il bon ? De plus, je ne quitterai pas l'Angleterre sans savoir si M<sup>me</sup> de Laval et B..., ont absolument renoncé au projet d'y venir, ce que je ne crois pas.

« C'est à Mathieu à s'instruire et à m'instruire sur cela, dites-le lui, car je ne lui écrirai pas aujourd'hui, j'ai la migraine ; ce sera pour le prochain courrier.

« Je suis pleinement de votre avis, je ne connais pas la France, mais c'est à vous à m'instruire.

« Vous me dites : « M. de S. a bien d'autres projets, bien meilleurs pour nous.

« Expliquez-moi cette phrase.

« Mandez-moi ce que vous décidez pour l'hiver.

« Adieu, je ne puis plus écrire, j'ai trop de mal à la tête.

« Mille choses à nos amis. »

« *Heigh Hycombe, 8 novembre.*

« Narbonne, comme je vous l'ai mandé, est venu passer vingt-quatre heures. Il retourne aujourd'hui à Londres, riche de tous les passeports dont il a besoin. Ainsi, en partant bien exactement de Nyon, le 20 novembre, vous pourrez le rencontrer dans quelque coin de l'Allemagne, ou si vous ne le rencontrez pas, vous m'arriverez à Londres où je serai bien heureux de vous voir pendant le temps que vous chercherez à avoir des passeports pour retourner.

« Je ne prendrai point de parti pour moi avant le mois de mars. Vous me mandez dans votre dernière lettre si M<sup>me</sup> de Laval peut se tirer de son arrestation ; est-ce qu'elle est arrêtée ? Mathieu m'avait mandé qu'elle l'avait été un moment et qu'elle ne l'était plus. Je prie quelqu'un de vous de m'expliquer cela. Narbonne s'engage, quand il sera à Nyon, de m'écrire ou de me faire écrire tous les courriers, ce qui nous manque ici de nouvelles. Les faits de guerre, nous les savons ; mais nous ignorons tout ce qui se passe dans l'intérieur et nous ne savons rien sur les personnes.

« C'est là ce qu'il me faut, ainsi que les projets.

« C'est une maison finie pour la France que la maison de Bourbon. Voilà de quoi penser. Dans tous mes projets pour dans trois ou quatre ans, bien des noms étrangers, bien des noms français

me sont venus et plusieurs fois, par des chemins différents, j'ai rencontré Mathieu.

« Si j'étais avec vous et que nous n'eussions pas déparlé pendant huit ou dix jours, vous trouveriez que ce n'est pas du Bedlam tout pur.

« J'en suis absolument à vos idées sur notre situation actuelle. Plusieurs années à ne pas faire autre chose que vivre. S'il y avait une contre-révolution dans notre sens, s'en mêler ; s'il y en a quelqu'autre, attendre.

« Je les ai toutes dans le cœur, mais il n'y en a qu'une dans laquelle nous puissions être actifs.

« Je trainerai jusqu'au mois de mars, soit à la ville, soit à la campagne, dépensant le moins d'argent que je pourrai. Mandez-moi quels sont les fonds de votre société. Je voudrais savoir ce que réunie elle possède de positif, combien vous estimez que votre petite manière de vivre vous coûtera. C'est pour vivre avec vous que je fais tous mes arrangements.

« Je vous manderai ce que j'aurai à apporter, le 1<sup>er</sup> mars.

« Adieu, faites donc pêcher Beaumetz et M<sup>me</sup> de Luynes et M<sup>me</sup> de Laval. Je ne conçois pas que tout cela n'ait pas trouvé le moyen de s'en aller par le Havre, d'où il arrive perpétuellement du monde.

« Adieu, je vous aime de tout mon cœur. Mille choses à nos amis.

« Ne soyez pas inquiet du voyage de Narbonne, car M. Faukeen vient de lui écrire qu'il pourrait voir M. Pitt avant son départ et il en aura, j'espère, une lettre pour Robert. Alors cela sera utile à toute la colonie. »

« *Sans date.*

« Dans ma dernière lettre, je vous ai mandé que rien ne pouvait m'engager à prendre le parti d'aller en Amérique ; je n'avais pas prévu et il m'était impossible de prévoir que je recevrais un ordre du roi qui m'obligerait de quitter le royaume.

« Mardi dernier à cinq heures du soir, sont entrés chez moi deux hommes, dont l'un m'a signifié qu'il était messenger d'État et qu'il venait m'apporter un ordre du roi qui m'enjoignait de quitter ses États dans l'espace de cinq jours. J'ai lu l'ordre et j'ai dit, sans faire une réflexion, et je crois même sans avoir montré le plus léger trouble, que j'exécuterais les ordres qui m'étaient signifiés.

« Ma première démarche a été de déclarer aux ministres du roi